

LE DEVOIR

1181

Cabinet de curiosité

Les sculptures junk mécanisées de Kantor

THE FILE CABINET PROJECT

Istvan Kantor
Galerie Oboro
4001, rue Berri, local 301
Jusqu'au 13 juin

BERNARD LAMARCHE

Leader néoïste, tenant du *trash* et du *junk art*, faisant dans la musique underground et la performance depuis près de 25 ans, Istvan Kantor, alias Monty Cantsin, s'est bâti une réputation dans les cercles avant-gardistes en tant qu'artiste sans compromis, changeant constamment de direction. Son travail a le plus souvent été perçu comme provocateur et rebelle, mais l'utilisation de la technologie qu'il défend et ses présences agressives et violentes sur scène en font un artiste qui a laissé sa marque.

Kantor est plus connu pour sa *Blood Campaign*, une série d'actions, ininterrompue depuis 1979, où il macule les murs de musées avec son propre sang, notamment en 1988, au Musée d'art moderne de New York, en guise de dénonciation de la brutalité policière à l'endroit de manifestants au Tompkins Square, que les forces de l'ordre avaient décidé de vider de ses sans-abri. Kantor avait présenté des toiles faites en partie de son sang aux Cent jours d'art contemporain de Montréal en 1993. Ses performances récentes rendent le bruit en spectacle. Il y a deux ans, à Amos, dans le cadre du troisième Symposium en arts visuels de l'Abitibi-Témiscamingue, il s'attaquait au théâtre même, à sa frontalité, martelant les rideaux rendus sonores par la technologie, créant un véritable mur de son à peine supportable.

L'exposition

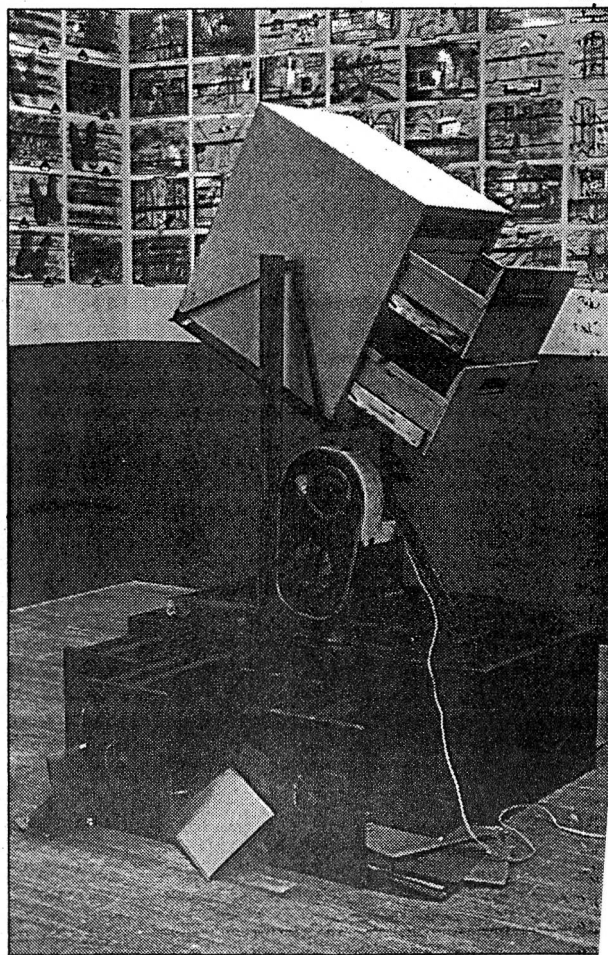
En plus d'une sélection vidéo — il faut s'arrêter sur la cadence saturée de *Black Flag* (1998, prix Téléfilm du meilleur film et vidéo canadien au Festival de la vidéo et du film indépendants, Images 98, à Toronto) —, Kantor expose à Oboro des sculptures junk mécanisées qu'il produit depuis 1993. Dans un environnement assombri (les murs de la galerie sont couverts de dessins à l'imagerie violente et explicite), de larges classeurs sont couplés à des machines hydrauliques. Une fois activées, ces machines érotiques produisent des bruits de martèlement, des percussions agressantes, une cacophonie syncopée.

Au centre de la salle, une autre pièce de mobilier métallique, imposante, s'ébroue de façon intermittente, celle-là au mouvement littéralement copulatoire. Au mur, des extraits en rafale de performances de Kantor reprennent ce va-et-vient machinique, parasité de bandes-annonces qui s'accumulent de manière anarchique, aux messages nihilistes. Tout cela est repris dans une autre pièce, interactive, où deux machines d'information sont reliées l'une à l'autre, le classeur à tiroirs et l'ordinateur.

La critique de Kantor de l'aliénation est toujours aussi fervente. Le contrôle de l'individu par la force, par les mots et par la propagande a toujours été sa cible. Ici, cependant, le détour par les classeurs comme monuments de la domesticité, contrôlante et du totalitarisme ambiant n'est pas des plus aboutis. Ceci étant, l'exposition —

étonnamment, nous dit-on, la première pour le néoïste en solo et en galerie, avec des objets sculpturaux — tranche avec le calme respectueux des galeries, qui exige d'être bousculé à l'occasion. À titre de comparaison, Kantor va beaucoup plus loin et est beaucoup plus conséquent que l'artiste new-yorkais Paul Garrin, dont le Musée d'art contemporain exposait les cabots virtuellement féroces, il y a deux ans.

À moins que ce ne soit Kantor qui, désormais, introduise la musique industrielle dans les galeries? Mais sa manière de produire des rythmes et des sons relativement connus en musique industrielle, on pense aux groupes Rammstein, Young Gods et autres Nine Inch Nails, et d'autres plus pop, largement diffusés, même s'ils sont ici rendus mécaniquement, limite les possibilités bruitistes (Kantor parle de système socio-acoustique). Mais encore, paradoxaux sont les renvois incessants d'une pièce à l'autre. Malgré que cette exposition n'ait rien de docile et ne laisse pas l'épiderme en paix, elle n'évite pas l'écueil que toute la production de Kantor entretient, à savoir qu'elle entreprend d'ériger l'irrévérence en système. Entre deux systèmes, il ne reste qu'à choisir.



MICHEL DUBREU

Vue de l'installation *The File Cabinet Project*, d'Istvan Kantor.

ARTS VISUELS

LES ARTS